

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothée de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1849 \(19 Juillet - 14 novembre \) : François de retour en France, analyste ou acteur politique](#) ?[Item](#)[Val-Richer, Lundi 23 juillet 1849, François Guizot à Dorothée de Lieven](#)

Val-Richer, Lundi 23 juillet 1849, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

3 Fichier(s)

Les mots clés

[Politique](#), [Politique \(Angleterre\)](#), [Politique \(France\)](#), [Posture politique](#), [République](#), [Réseau social et politique](#), [Santé \(Dorothée\)](#)

Relations entre les lettres

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.□

Présentation

Date1849-07-23

GenreCorrespondance

Editeur de la ficheMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN
(Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Information générales

LangueFrançais

CoteAN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 11

Nature du documentLettre autographe

Supportcopie numérisée de microfilm

Etat général du documentBon

Localisation du documentArchives Nationales (Paris)

Transcription

Val Richer. Lundi 23 Juillet 1849 8 heures

J'ai passé ma matinée hier à recevoir des visites. Dix-neuf. Mon impression reste la même. Rien n'est changé au fond, dans la situation générale, ni dans la mienne. Seulement tout a éclaté et s'est exaspéré. C'est toujours la même lutte entre les

mêmes classes et les mêmes passions, et j'y tiens toujours la même place. Mais évidemment le moment n'est pas venu pour moi, quand je le pourrais de la reprendre activement. Mes amis se troubleraient. Mes ennemis s'irriteraient. Et les uns et les autres saisiraient le premier prétexte pour rejeter sur moi seul la responsabilité du premier malheur. Et le public spectateur les croirait. Je n'ai qu'à attendre, si le temps, en s'en allant, n'emporte pas trop tôt ce qui me reste de forces, je puis avoir encore un grand moment. Si je m'en vais avant que ce moment n'arrive, j'ai lieu d'espérer aujourd'hui que justice sera faite à mon nom. Fait général. Les honnêtes gens ont moins peur des coquins que je ne m'y attendais. Ils prévoient de nouvelles luttes, sont très décidés à les soutenir, et comptent sur la victoire. Ceci je le vois. Les coquins que je ne vois pas, sont à ce qu'on me dit, assez découragés et sans confiance dans l'avenir. Ce qui ne les empêchera pas de recommencer. L'esprit manque aux uns et aux autres. Ils sont tous de très petite taille et de vue très courte. C'est une guerre entre des nains aveugles. Il y a dans les deux camps, plus de force et de courage qu'il n'en faut pour se livrer de bien autres combats que ceux qu'ils se livrent des combats au bout desquels viendrait nécessairement la grande défaite ou la grande victoire. Mais ils ont, les uns et les autres, si peu d'intelligence et de portée d'esprit, ils sont tellement au-dessous des questions et des événements qu'ils remuent, qu'il pourra fort bien leur arriver de s'agiter longtemps et misérablement sans rien finir. Il ne serait pas, je crois, bien difficile de faire agir efficacement les honnêtes gens si on pouvait leur faire réellement voir ce dont il s'agit. Ils ne voient pas. Je vous envoie mes réflexions, n'ayant point de faits. La prorogation de l'assemblée sera probablement plus courte qu'on ne l'avait dit. Le sentiment général, dans le parti de l'ordre, est contre. On craint de laisser tout seul un pouvoir si faible et un cabinet si douteux. Ce n'est plus la république seule, c'est la Montagne elle-même qui est l'objet des moqueries populaires. Autrefois, dit-on, la montagne accouchait ; aujourd'hui elle découche.

Onze heures et demie

Je regrette que Brougham et Aberdeen aient perdu leur bataille à 12 voix. Je vais les lire. Je me suis abonné, au Galignani pour rester au courant de l'Angleterre. C'est pourtant le lieu où vous êtes ! Vous ne me dites rien de votre santé. J'en conclus que ce n'est pas mal. Je vous le redemande en grâce ; n'oubliez pas ce que vous m'aurez promis. Adieu, Adieu. Le facteur et le déjeuner m'attendent. G.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), Val-Richer, Lundi 23 juillet 1849, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1849-07-23.

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

Consulté le 23/11/2024 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/3023>

Informations éditoriales

Date précise de la lettre Lundi 23 juillet 1849

Heure 8 heures

Destinataire Benckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Lieu de destination Richmond

DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédactionVal-Richer (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 12/01/2022 Dernière modification le 18/01/2024

Val Aichez. Lundi, 23 Juillet²³⁶⁰
8 heures, 1819

J'ai passé ma matinée hier à recevoir des visites. Dix neuf. Mon impression reste la même. Rien n'est, change, au fond, dans la situation générale, ni dans la mienne. Seulement tout a éclaté et s'est exacerbé. C'est toujours la même lutte entre les mêmes classes et les mêmes passions, et j'y tiens toujours la même place. Mais évidemment le moment n'est pas venu pour moi, quand je le pourrais, de la reprendre activement. Mes amis se troubloient. Mes ennemis s'irritoient. Et les uns et les autres, saisissoient le premier prétexte pour rejeter sur moi tout la responsabilité du premier malheur. Et le public Spectateur les croyoit. Je n'ai qu'à attendre. Si le tour, en s'en allant, n'emporte pas trop tôt ce qui me reste de force, je puis avoir encore un grand moment. Si je m'en vais avant que ce moment n'arrive, j'ai lieu d'espérer aujour- d'hui que justice sera faite à mon nom.

Fait général. Les hommes qui ont
envies pour les coquins que je ne m'y
attendais. Ils prévoient de nouvelles luttes,
sans bien de côté à la contenance, et comptent
sur la victoire. Ceci, je le vois. Les coquins
que je ne vois pas, sont, à ce qu'on me
dit, assez de courage et sans confiance
dans l'avenir. Ce qui ne les empêchera
pas de recommencer. L'esprit manque
aux uns et aux autres. Ils sont tous
de très petite taille et de vue très courte.
C'est une guerre entre des nains aveugles.
Il y a, dans les deux camps, plus de
force et de courage qu'il s'en faut pour
de livres de bien autres combats que
ceux qu'ils se livrent, des combats au
bout desquels viendrait nécessairement la
grande défaite ou la grande victoire.
Mais ils ont, les uns et les autres, si peu
d'intelligence et de portée d'esprit, ils
sont tellement au dessous des questions
et des événements qu'ils remuent, qu'il
pourra fort bien leur arriver de
s'agiter longtemps et misérablement sans
rien finir. Il me seroit par, je crois,

bien difficile de faire agir efficacement les
hommes, que si on pouvoit leur faire voir
ce dont il s'agit. Ils ne voient pas.

Je vous envoie mes réflexions, si ayent
rien de fait. La prérogative de l'assemblée
sera probablement plus courte qu'on ne
l'auroit dit. Le sentiment général, dans le
parti de l'ordre, est contre. On craint de
laisser tout dans un pouvoir si faible et
un cabinet si douteux.

Ce n'est plus la République seule, c'est
la montagne elle-même qui est l'objet
des mécontents populaires. Autrefois, dit-on,
la montagne accouchait; aujourd'hui, elle
s'accouche.

Onze heures et demie.

Je regrette que Brougham et Aberdeen
aient perdu leur bataille à 12 voix. Je
vais les lire. Je me suis abîmé au
Caldigni pour rester au courant de
l'Angleterre. C'est pourtant le lieu où vous
êtes!

Vous ne me dites rien de votre santé. J'en
conviens que ce n'est pas mal. Je vous le
redemande en grâce; n'oubliez pas ce que
vous m'avez promis. Adieu. Adieu. Le

partir et le déjeuner on l'attendait.

Guizot